

l'Inde. Le port de Mergui, le principal de l'état, et l'un des meilleurs d'Asie, qu'on leur avait aussi cédé, leur donnait de grandes facilités pour la côte de Coromandel, surtout pour le Bengale. Il leur assurait une communication avantageuse avec les royaumes de Pégu, d'Ava, d'Aracan, de Lagos, pays plus barbare encore que Siam, mais où l'on trouve les plus beaux rubis de la terre, et de la poudre d'or. Tous ces états offrent, de même que Siam, l'arbre d'où découle cette gomme précieuse avec laquelle les Chinois et les Japonais composent leur vernis; et quiconque possédera le commerce de cette denrée en fera un très-lucratif à la Chine et au Japon.

Outre l'avantage de trouver de bons établissemens tout formés, qui ne coûtaient rien à la compagnie, et qui pouvaient mettre dans ses mains une grande partie du commerce de l'Orient, elle aurait pu tirer de Siam, pour l'Europe, de l'ivoire, du bois de teinture semblable à celui qu'on coupe à la baie de Campêche, beaucoup de casse, cette quantité de peaux de buffle et de daim qu'y allaient chercher autrefois les Hollandais. On aurait pu y cultiver le poivre, et peut-être d'autres épiceries qu'on n'y recueillait point parce qu'on en ignorait la culture, et que le malheureux habitant de Siam, indifférent à tout, ne réussissait à rien.

Les Français ne s'occupèrent point de ces objets. Les facteurs de la compagnie, les officiers,

les troupes, les jésuites, n'entendaient rien au commerce; ils ne songeaient qu'aux conversions et à se rendre les maîtres. Enfin, après avoir mal secouru Phaulcon au moment où il voulait exécuter ses desseins, ils furent entraînés dans sa chute; et les forteresses de Mergui et de Bankok, défendues par des garnisons françaises, furent reprises par le plus lâche de tous les peuples.

Pendant le peu de temps que les Français furent établis à Siam, la compagnie chercha à s'introduire au Tonquin. Elle se flattait de pouvoir négocier avec sûreté, avec utilité, chez une nation que les Chinois avaient pris soin d'instruire il y avait environ sept siècles. Le théisme y domine. C'est la religion de Confucius, dont les dogmes et les livres y sont révévés plus qu'à la Chine même. Mais il n'y a pas comme à la Chine le même accord entre les principes du gouvernement, la religion, les lois, l'opinion et les rites. Aussi, quoique le Tonquin ait le même législateur, il s'en faut bien qu'il ait les mêmes mœurs. Il n'a ni ce respect pour les parens, ni cet amour pour le prince, ni ces égards réciproques, ni ces vertus sociales qui règnent à la Chine. Il n'en a pas le bon ordre, la police, l'industrie, et l'activité.

Cette nation, livrée à une paresse excessive, à une volupté sans goût et sans délicatesse, vit dans une défiance continuelle de ses souverains et des étrangers, soit qu'il y ait dans son caractère un

xiv.  
Vues des  
Français sur  
le Tonquin  
et la Cochinchine. Description de ces deux contrées.

fonds d'inquiétude, soit que son humeur séditieuse vienne de ce que la morale des Chinois, qui a éclairé le peuple, n'a pas rendu le gouvernement meilleur. Quel que soit le cours des lumières, qu'elles aillent de la nation au gouvernement ou du gouvernement à la nation, il faut toujours que l'un et l'autre se perfectionnent à la fois et de concert, sans quoi les états sont exposés aux plus grandes révolutions. Aussi dans le Tonquin voit-on un choc continuel des eunuques qui gouvernent et des peuples qui portent impatiemment le joug. Tout languit, tout dépérit au milieu de ces dissensions ; et le mal doit empirer jusqu'à ce que les sujets aient forcé leurs maîtres à s'éclairer, ou que les maîtres aient achevé d'abrutir leurs sujets. Les Portugais, les Hollandais qui avaient essayé de former quelques liaisons au Tonquin s'étaient vus forcés d'y renoncer. Les Français ne furent pas plus heureux. Il n'y a eu depuis entre les Européens que quelques négocians particuliers de Madras ou du Bengale qui aient suivi, abandonné et repris cette navigation. Ils partagent avec les Chinois l'exportation du cuivre et des soies communes, les seules marchandises de quelque importance que fournisse le pays.

La Cochinchine était trop voisine de Siam pour ne pas attirer aussi l'attention des Français ; et il est vraisemblable qu'ils auraient cherché à s'y fixer, s'ils avaient eu la sagacité de prévoir ce que cet état naissant devait devenir un jour. L'Europe

doit à un voyageur philosophe le peu qu'elle sait avec certitude de ce beau pays. Voici à quoi ces connaissances se réduisent.

Lorsque les Français arrivèrent dans ces contrées éloignées, il n'y avait pas plus d'un demi-siècle qu'un prince du Tonquin, fuyant devant son souverain qui le poursuivait comme un rebelle, avait franchi avec ses soldats et ses partisans le fleuve qui sert de barrière entre le Tonquin et la Cochinchine. Les fugitifs, aguerris et policés, chassèrent bientôt des habitans épars, qui erraient sans société policée, sans forme de gouvernement civil, et sans autres lois que celles de l'intérêt mutuel et sensible qu'ils avaient à ne point se nuire réciproquement. Ils y fondèrent un empire sur la culture et la propriété. Le riz était la nourriture la plus facile et la plus abondante ; il eut les premiers soins des nouveaux colons. La mer et les rivières attirèrent des habitans sur leurs bords par une profusion d'excellent poisson. On éleva des animaux domestiques, les uns pour s'en nourrir, les autres pour s'en aider au travail. Les arbres les plus utiles furent plantés, et le cotonnier, qui devait fournir le vêtement, obtint une attention particulière. Les montagnes et les forêts, qu'il n'était pas possible de défricher, donnèrent du gibier, des métaux, des gommés, des parfums et des bois admirables. Ces productions servirent de matériaux, de moyens et d'objets de commerce. On construisit les cent

galères qui défendent constamment les côtes du royaume.

Tous ces avantages de la nature et de la société étaient dignes d'un peuple qui a les mœurs douces, un caractère humain, dont il est en partie redevable aux femmes, soit que l'ascendant de ce sexe tienne à sa beauté, ou que ce soit un effet particulier de son assiduité au travail et de son intelligence pour les affaires. En général, dans le commencement des sociétés, les femmes sont les premières à se policer. Leur faiblesse même et leur vie sédentaire, plus occupée de détails variés et de petits soins, leur donnent plutôt ces lumières et cette expérience, ces attachemens domestiques qui sont les premiers instrumens et les liens les plus forts de la sociabilité. C'est peut-être pour cela qu'on voit chez plusieurs peuples sauvages les femmes chargées des premiers objets de l'administration civile, qui sont une suite de l'économie domestique. Tant que l'état n'est qu'une espèce de ménage, elles gouvernent l'un et l'autre. C'est alors sans doute que les peuples sont le plus heureux, surtout quand ils vivent sous un climat où la nature n'a presque rien laissé à faire aux hommes.

Tel est celui qu'habitent les Cochinchinois. Aussi ce peuple goûte-t-il dans l'imperfection de sa police un bonheur qu'on ne saurait trop lui envier dans le progrès d'une société plus avancée. Il ne connaît ni voleurs, ni mendiants. Tout le

monde a droit d'y vivre dans son champ ou chez autrui. Un voyageur entre dans une maison de la peuplade où il se trouve, s'assied à table, mange, boit, se retire sans invitation, sans remerciement, sans question. C'est un homme; dès-lors il est ami, parent de la maison. Fût-il d'un pays étranger, on le regarderait avec plus de curiosité; mais il serait reçu avec la même bonté.

Ce sont les suites et les restes du gouvernement des six premiers rois de la Cochinchine, et du contrat social qui se fit entre la nation et son conducteur avant de passer le fleuve qui sépare les Cochinchinois du Tonquin. C'étaient des hommes las d'oppression. Ils prévirent un malheur qu'ils avaient éprouvé, et voulurent se prémunir contre les abus de l'autorité, qui d'elle-même transgresse ses limites. Leur chef, qui leur avait donné l'exemple et le courage de se révolter, leur promit un bonheur dont il voulait jouir lui-même, celui d'un gouvernement juste, modéré, paternel. Il cultiva avec eux la terre où ils s'étaient sauvés ensemble. Il ne leur demanda jamais qu'une seule rétribution annuelle et volontaire pour l'aider à défendre l'état contre le despote tonquinois, qui les poursuivit longtemps au-delà du fleuve qu'ils avaient mis entre eux et sa tyrannie.

Ce contrat primitif a été religieusement observé durant plus d'un siècle sous cinq ou six succes-

seurs de ce brave libérateur ; mais il s'est enfin altéré et corrompu. Cet engagement réciproque et solennel se renouvelle encore tous les ans , à la face du ciel et de la terre , dans une assemblée générale de la nation qui se tient en plein champ , où le plus ancien préside , où le roi n'assiste que comme un particulier. Ce prince honore et protège encore l'agriculture , mais sans donner l'exemple du labourage comme ses ancêtres. En parlant de ses sujets , il dit encore : *ce sont mes enfans* ; mais ils ne le sont plus. Ses courtisans se sont appelés ses esclaves , et lui ont donné le titre fastueux et sacrilège de *roi du ciel*. Dès ce moment les hommes n'ont dû être devant lui que des insectes rampans sur la terre. L'or qu'il a fait déterrer dans les mines a desséché l'agriculture. Il a méprisé le toit simple et modeste de ses pères ; il a voulu un palais. On en a creusé l'enceinte d'une lieue de circonférence. Des milliers de canons autour des murailles de ce palais le rendent redoutable au peuple. On n'y voit plus qu'un despote. Bientôt on ne le verra plus sans doute ; et l'invisibilité qui caractérise la majesté des rois de l'Orient fera succéder le tyran au père de la nation.

La découverte de l'or a naturellement amené celle des impôts ; et le nom d'administration des finances ne tardera pas à remplacer celui de législation civile et de contrat social. Les tributs ne sont plus des offrandes volontaires , mais des

exactions par contrainte. Des hommes adroits vont surprendre au palais du roi le privilège de piller les provinces. Avec de l'or ils achètent à la fois le droit du crime et de l'impunité ; ils corrompent les courtisans , se dérobent aux magistrats , et vexent les laboureurs. Déjà les grands chemins offrent aux voyageurs des villages abandonnés par leurs habitans , et des terres négligées. Le *roi du ciel*, semblable aux dieux d'Épiqueure , laisse tomber les fléaux et les calamités sur les campagnes. Il ignore et les maux , et les larmes de ses peuples. Bientôt on les verra dans le néant où sont ensevelis les sauvages qui leur cédèrent leur territoire. Ainsi périssent , ainsi périroient les nations gouvernées par le despotisme. Si la Cochinchine rentre dans le chaos dont elle est sortie il y a environ cent cinquante ans , elle deviendra indifférente aux navigateurs qui fréquentent ses ports. Les Chinois , qui sont en possession d'y faire le principal commerce , en tirent aujourd'hui , en échange des marchandises qu'ils y portent , des bois de menuiserie , des bois pour la charpente des maisons et la construction des vaisseaux.

Une immense quantité de sucre brut , blanc et candi , à très-bas prix.

De la soie de bonne qualité , des satins agréables et du pitre , filament d'un arbre ressemblant au bananier , qu'ils mêlent en fraude dans leurs manufactures.

Du thé noir et mauvais, qui sert à la consommation du peuple.

De la cannelle si parfaite, qu'on la paie trois ou quatre fois plus cher que celle de Ceylan. Il y en a peu ; elle ne croît que sur une montagne toujours entourée de gardes.

Du poivre excellent et du fer si pur, qu'on le forge sortant de la mine sans le faire fondre.

De l'or au titre de vingt-trois karats. Il y est plus abondant que dans aucune autre contrée de l'Orient.

Du bois d'aigle, qui est plus ou moins parfait, selon qu'il est plus ou moins résineux. Les morceaux qui contiennent le plus de cette résine sont communément tirés du cœur de l'arbre ou de sa racine. On les nomme calunbac, et ils sont toujours vendus au poids de l'or aux Chinois, qui les regardent comme le premier des cordiaux. On les conserve avec un soin extrême dans des boîtes d'étain, pour qu'ils ne sèchent pas. Quand on veut les employer, on les broie sur un marbre avec des liquides convenables aux différentes maladies qu'on éprouve. Le bois d'aigle inférieur, qui se vend au moins cent francs la livre, est porté en Perse, en Turquie et en Arabie. On l'y emploie à parfumer les habits, et même, dans les grandes occasions, les appartemens, en y mêlant de l'ambre. Il a encore une autre destination. C'est un usage chez ces peuples que ceux qui reçoivent une visite de quelqu'un auquel on

veut témoigner de la considération, lui présentent à fumer ; suit le café, accompagné de confitures. Lorsque la conversation commence à languir, arrive le sorbet, qui semble annoncer le départ. Dès que l'étranger se lève pour s'en aller, on lui présente une cassolette où brûle du bois d'aigle, dont on fait exhaler la fumée sous sa barbe, qu'on parfume d'eau de rose.

Quoique les Français, qui ne pouvaient guère porter que des draps, du plomb, de la poudre à canon et du soufre, à la Cochinchine, eussent été réduits à y faire le commerce, principalement avec de l'argent, il fallait le suivre en concurrence avec les Chinois. Les bénéfices qu'on aurait faits sur les marchandises envoyées en Europe, ou qui se seraient vendues dans l'Inde, auraient fait disparaître cet inconvénient. Mais il n'est plus temps de revenir sur ses pas. La probité et la bonne foi, qui sont essentiellement la base d'un commerce actif et solide, disparaissent de ces contrées, autrefois si florissantes, à mesure que le gouvernement y devient arbitraire, et par conséquent injuste. Bientôt on ne verra pas dans leurs ports un plus grand nombre de navigateurs que dans ceux des états voisins dont on connaît à peine l'existence.

Quoi qu'il en soit de ces observations, la compagnie française chassée de Siam, et n'espérant point de s'établir aux extrémités de l'Asie, commença de regretter son comptoir de Surate, où

elle n'osait plus se montrer depuis qu'elle en était sortie sans payer ses dettes. Elle avait perdu le seul débouché qu'elle pût avoir pour ses marchandises, et le seul marché où se trouvaient réunis les objets qu'appelaient les fantaisies de la mère-patrie et les besoins de ses colonies. En faisant face à ses engagements, elle eût pu recouvrer la liberté dont elle s'était privée. Le gouvernement mogol, qui désirait une plus grande concurrence dans sa rade, l'en pressa souvent. Soit défaut de probité, d'intelligence ou de moyens, elle n'effaça pas la honte dont elle s'était couverte. Toute son attention se bornait à se fortifier à Pondichery, lorsqu'elle vit ses projets arrêtés par une guerre sanglante, dont l'origine était éloignée.

xv.  
Les Français  
perdent et  
recouvrent  
Pondichery,  
leur principal  
établissement.

Les barbares du nord, qui avaient renversé l'empire romain, maître du monde, établirent une forme de gouvernement, qui ne leur permit pas de pousser leurs conquêtes, et qui maintint chaque état dans ses limites naturelles. La ruine des lois féodales et les changemens qui en furent les suites nécessaires semblaient annoncer pour une seconde fois l'établissement d'une sorte de monarchie universelle; mais la puissance autrichienne, affaiblie par la grandeur même de ses possessions et par la distance où elles étaient les unes des autres, ne réussit pas à renverser les boulevards qui s'élevaient contre elle. Après un siècle de travaux, d'espérances et de revers, elle fut réduite à céder son rôle à une nation que ses forces,

sa position et son activité rendaient plus redoutable aux libertés de l'Europe. Si Louis XIV, qu'on doit peut-être moins regarder comme le plus grand monarque de son siècle que comme celui qui représenta sur le trône avec plus de dignité, eût voulu modérer l'usage de sa puissance et le sentiment de sa supériorité, il est difficile de prévoir jusqu'où il aurait poussé sa fortune. Sa vanité nuisit à son ambition. Après avoir plié ses sujets à ses volontés, il voulut y assujettir ses voisins. Son orgueil lui suscita plus d'ennemis que son ascendant et son génie ne pouvaient lui procurer d'alliés et de ressources. Le goût qu'il semblait prendre aux flatteries de ses panégyristes et de ses courtisans, qui lui promettaient l'empire universel, servit plus que l'étendue même de son pouvoir à faire naître la crainte d'une conquête et d'une servitude générales. Les pleurs et les satires de ses sujets protestans, dispersés par un fanatisme tyrannique, mirent le comble à la haine que ses succès et l'abus de ses prospérités avaient inspirée.

Le prince d'Orange, esprit juste, ferme, profond, doué de toutes les vertus que n'exclut pas l'ambition, devint le centre de tant de ressentimens, qu'il fomentait depuis long-temps par ses négociations et ses émissaires. La France fut attaquée par la plus formidable confédération dont l'histoire ait conservé le souvenir, et la France fut partout et constamment triomphante.